

deux autres ont été achevées à Tallahassee, et Jacksonville.

— Nous continuons à reproduire ce que les journaux de France rapportent de l'accident de Fampoux. Voici ce que dit *l'Echo du Nord* :

« Le lieu du sinistre est un assez grand marais d'une profondeur de vingt-cinq à trente pieds, encadré dans une ceinture de grands arbres ; sur le sol peu fertile qui borne cet amas d'eaux stagnantes sont disséminées de misérables huttes ; c'est là qu'on dépose les cadavres à mesure qu'ils sont retirés des voitures submergées. Le nombre de celles-ci est plus considérable qu'on ne nous l'avait annoncé d'abord, comme aussi nous devons ajouter au nombre des morts ceux que l'on ne cesse de trouver. A l'un des onze wagons, voitures ou diligences qui ont roulé du haut de la berge, qui n'a pas moins de quatorze mètres perpendiculaires, on voit sortir les deux jambes nues d'un noyé que l'on prétend être un conducteur de messageries ; dans une autre voiture, une jambe de femme est aussi passée par la fenêtre.

« La gendarmerie, la troupe de ligne, des chasseurs, les artilleurs de Douai, des sapeurs, des mineurs sont employés au sauvetage. Trente mille francs, auraient été retrouvés hier au soir, et de tous côtés on retirait des effets, des malles, des portefeuilles perdus ou tombés à l'eau, appartenant tant aux visiteurs qu'aux voyageurs qui, dans un premier instant de terreur, avaient perdu le sentiment de la propriété pour ne songer qu'à leur conservation.

« Les cadavres que l'on trouve ont presque tous des vêtements déchirés et en lambeaux ; c'est un terrible indice de ces affreux combats que se sont livrés les malheureux aux prises avec l'asphyxie.

« Les wagons de la queue du convoi étaient pleins de voyageurs, et parmi eux se trouvaient la princesse de Ligne, les deux filles du général polonais Skizynecki, et une dame russe : ces dernières ont mis à la disposition des blessés tout le linge contenu dans leurs malles. Il paraît que, dans la confusion causée par la peur, un grand nombre d'effets précieux ont été perdus ; un journal de Belgique réclame entre autres, au nom d'une dame russe, une cassette contenant des valeurs considérables, et qu'elle n'a pu retrouver, bien que la voiture où elle était montée n'ait pas déraillé.

« On porte à cinquante le nombre des morts ; on parle d'une voiture entière chargée de remplaçans pour le 55e. de ligne, et qui aurait disparu sans qu'un seul eût été sauvé. En attendant, cent familles au moins restent dans l'anxiété.

*l'Echo du Nord* ajoute :

« Des renseignemens précis nous apprennent que le génie militaire avait condamné la direction donnée à la route exécutée à travers les marais de Fampoux, et que l'on avait indiqué une autre voie un peu plus longue, mais infiniment plus sûre. Des raisons d'économie et d'entêtement firent adopter le parcours actuel. Nous voyons ce que l'on y a gagné. »

Le *Journal de Lille* contient ce récit :

« La diligence Guérin, d'Amiens, était encore submergée jeudi matin, à neuf heures, ainsi que les trois personnes qu'elle contenait. Il en est de même d'un wagon renfermant quatorze ou quinze remplaçans qui venaient rejoindre à Lille le 55e. de ligne.

« M. d'Aigny, aide-de-camp du général Oudinot, a été transporté à l'hôtel de Versailles, à Douai. On espère le sauver.

« Un Anglais, M. John Taylor, qui voyageait en compagnie de sa famille, avait le bras rompu à trois endroits différens, et malgré les nombreuses syncope dont il était saisi, il s'obstinait à ne pas avouer à sa femme qu'il était blessé.

« M. Lagrènde (ce n'est pas l'ambassadeur, mais une personne du même nom) est grièvement blessé.

« La voiture qui s'est arrêtée miraculeusement sur le bord du talus contenait un des ministres étrangers accrédités à Bruxelles et M. le marquis de Saldanha avec son jeune secrétaire et un domestique. A l'arrivée du convoi à Bruxelles, à quatre heures et demie du matin, M. de Saldanha a éprouvé une telle prostration de forces, suite naturelle du danger qu'il avait couru et des émotions, qu'il n'a pu regagner son habitation, et qu'il est descendu dans un des hôtels qui touchent à la station.

« On a rencontré à Bruxelles deux jeunes gens qui demandaient le bureau des diligences de Bruxelles à Paris : ils étaient partis treize amis de la grande ville ; deux seulement s'étaient retrouvés après la catastrophe et voulaient immédiatement retourner à Paris.

« M. Gilles, fabricant de coton à Amiens, a eu le bras brisé et a reçu plusieurs blessures à la tête.

« Parmi les personnes dont le zèle et le courage ont été le plus utiles, on cite avec éloges M. le curé de Fampoux, qui a recueilli chez lui beaucoup de blessés.

« Le service de sauvetage est maintenant parfaitement organisé. Les bagages et tous les objets de nature à faire constater l'identité des victimes sont soigneusement recueillis. On nous rapporte à ce sujet une circonstance bizarre. La première malle que l'on a retirée de l'eau s'est enroulée, et le premier objet qu'on a vu tomber était un gros paquet de papier portant cette inscription : « Ceci est mon testament. » On y a trouvé une somme de 3,000 fr. en or et en billets de banque, et divers objets de grand prix. Cette malle n'a point encore été réclamée ; tout porte à croire que son propriétaire a péri. »

Il est certain, dit *l'Univers*, que le lendemain à la même heure, un nouvel accident est arrivé sur le chemin de fer du Nord et au même endroit.

Le convoi était parti de Bruxelles à sept heures et demie du matin ; il arriva sur les lieux de l'événement quand les rails sur lesquels il devait passer se trouvaient encombrés de poutres et de chevres servant à retirer de l'eau les débris des wagons submergés.

Le convoi a brisé ces chevres et les a lancées sur les soldats du génie et les ouvriers qui se trouvaient sur le talus avec une telle violence que seize d'entre eux ont été plus ou moins grièvement blessés. Un d'eux a eu la cuisse cassée ; on nous assure que ce choc a tué cinq soldats du génie.

Le convoi aurait continué sa marche, et aucun des voyageurs n'aurait été blessé.

On lit dans la *Gazette des Tribunaux* :

« Nous avons signalé hier cette étrange circonstance que le mercredi à trois heures le bruit s'était répandu à la Bourse de Paris que, par suite d'un éboulement près d'Arras, un grave accident, dans lequel plusieurs personnes avaient péri, était arrivé sur le chemin de fer du Nord. Cette nouvelle se répandait au moment même où ce sinistre s'accomplissait. Il paraît que la justice croit devoir faire une enquête à ce sujet, et remonter à la source de ces inexplicables ramèurs. »

— Depuis quelque temps on a remarqué que les eaux des puits de Londres et des environs de cette ville baissent successivement, et que chaque fois que l'on creuse un nouveau puits, les eaux des puits voisins éprouvent une baisse plus ou moins grande. Il a même été constaté que le niveau des eaux d'un grand nombre de puits de Londres, qui, il y a dix ans, était de soixante-dix pieds au-dessous de la surface de la terre, est actuellement à cent vingt pieds au-dessous de cette surface.

— On parle de plusieurs orages extraordinaires qui ont eu lieu en France, nous donnons la description des deux suivans ; voici ce que dit une lettre du 27 juin de celui de Salies dans les Basses-Pyrénées :

« Hier, vendredi, vers six heures du soir, un orage tel que de mémoire d'homme on n'en avait jamais vu de semblable, vint tout à coup nous surprendre. Cet orage était accompagné de grêle, ou plutôt de morceaux de glace, dont la plupart offraient la forme d'un décime en cuivre, de l'épaisseur d'un centimètre, ayant un petit trou dans le milieu, ce qui leur donnait la forme d'une petite roue. Des arbres séculaires ont été mis en pièces en moins de quinze minutes. La vigne a été détruite, les échafas brisés par la force de l'orage. Des toitures ont été emportées ; le foin des prairies abandonné par les ouvriers qui sont allés chercher un abri dans les granges voisines, a disparu sans laisser de traces. Enfin, tout offre l'aspect le plus désolant : la vigne est dépouillée, le maïs en lambeaux, et le froment, à huit jours de la moisson, haché comme la paille qui sort du hachoir. »

On écrit de Rouen :

« Pendant près de deux heures, la foudre a grondé presque continuellement ; les éclairs, qui se succédaient avec une effrayante rapidité, laissaient à peine paraître les ténèbres pendant les courts intervalles où ils ne faisaient pas resplendir de leurs vives lueurs le ciel qui semblait tout en feu.

« Plusieurs fois les éclairs du tonnerre ont été si subits et si retentissans, que chacun a pu être averti qu'il venait de tomber en quelque lieu de la ville ; et effectivement, on ne compte pas moins de cinq endroits qui ont été visités par la foudre. Heureusement elle n'a causé nulle part, à Rouen, de notables désastres.

« Le tonnerre est tombé d'abord sur l'hôtel de Rouen. Le fluide est entré au cinquième étage, dans un corridor sur lequel s'ouvrent plusieurs chambres